IL L'AVAIT DIT

I

Le révérend — Tu ne sais donc pas, malheureux enfant, que celui qui pêche le dimanche est renié par le Seigneur ! toute sa vie il n'aura...

II

...pas d'chance !

CONTES A MA PETITE FILLE

LE PARAPLUIE

Trois petites sœurs s'en allaient à l'école, Marie, Marion et Mariette.

C'était le matin : il y avait de gros nuages au ciel et leur maman, pour les empêcher de se mouiller, leur avait donné un beau parapluie de soie noire.

Marion, Marie et Mariette, laquelle de vous trois portera le beau parapluie ?

D'abord il ne plut pas, et le beau parapluie resta fermé. Marie tenait la tête, Mariette l'autre bout, et Marion le serrait par le milieu. Il n'y avait pas de danger qu'il tombât.

Elles étaient encore à moitié chemin, qu'il plut des gouttes, d'abord toutes petites, comme des pièces de cinquante centimes. Mais elles se changèrent presque tout de suite en larges pièces de cent sous qui s'écrasaient en faisant *floc* sur les joues fraîches des petites filles.

Laquelle de vous trois, Mariette, Marie et Marion, ouvrira le beau parapluie ?

—C'est moi, dit Marie, parce que je suis la plus âgée.

—C'est moi, dit Marion, parce que je suis la plus sage. J'ai eu la croix d'honneur la semaine dernière. Montrez votre croix d'honneur, vous ?

Mariette ne dit rien parce qu'elle était la plus petite et qu'elle n'avait pas de bonne raison à donner, mais elle tira brusquement le parapluie à elle.

—Oh ! la vilaine ! dit Marion.

—Rendez-moi ce parapluie sur le champ, mademoiselle, dit Marie d'un ton d'autorité et en imitant sa maman quand elle n'était pas contente.

Mariette, au lieu de répondre, se mit à courir en essayant d'ouvrir le parapluie. Les autres la rattrapèrent. Il commençait à pleuvoir beaucoup : toutes les trois avaient les cheveux mouillés, mais elles n'avaient pas le temps d'y faire attention.

—Laissez-moi, mesdemoiselles, laissez moi ! criait Mariette en se débattant.

—Alors lâche le parapluie.

—Non, non, non ! trépignait Mariette qui avait envie de pleurer.

—La méchante ! elle m'a égratignée, dit Marion.

—Marion, aide-moi donc, disait Marie en essayant de détacher du manche les mains de sa sœur.

—Tiens ! pour que tu l'aies à toi toute seule ! Ma foi non, dit Marion.

Il pleuvait de plus en plus. L'eau leur dégoulinait dans le dos, et leurs petites robes légères avaient l'air de sortir du baquet du blanchisseur.

A la fin Mariette lâcha prise. Marie triomphante saisit le parapluie : au moment où elle l'ouvrait tout grand, un coup de vent s'y engouffra et le retourna sans dessus dessous. Oh ! quel malheur, mesdemoiselles ! Les baleines étaient arrachées et l'étoffe pendaient autour du manche comme un vieux drapeau en guenilles.

La pluie avait redoublé : c'était maintenant de l'orage. Le déluge recommence : dépêchez-vous de courir jusqu'à l'école, Marie, Mariette et Marion.

Elles couraient, elles couraient, si bien qu'elles avaient trop chaud après avoir eu trop froid : la maîtresse, qui les avaient vues du pas de la porte, les attendait en levant les bras au ciel.

Elle voulait les gronder, mais elle n'en eut pas la force. Les malheureuses étaient trempées comme un caniche qu'on a lavé à la rivière, et leurs beaux cheveux frisés, tout ruisselants d'eau, étaient aplatis jusque sur leurs yeux.

On les déshabilla bien vite, on les mit toutes les trois dans le grand lit de la maîtresse où elles se serrèrent l'une contre l'autre en grelottant, et on leur fit boire une infusion bien chaude de bourrache.

C'est très bon la bourrache, dans ce cas-là.

Elles eurent tout de même un gros rhume, et quand leur maman, qui avait été prévenue, arriva pour les emmener, aucune des trois n'était bien fière.

Elles toussaient en faisant heu ! heu ! comme les grandes personnes : elles avaient mal à la poitrine et on leur défendait de manger. Allez, mesdemoiselles, c'était bien dur !

Mais il y eut quelque chose de bien plus dur encore ; quand elles retournèrent à l'école, comme le temps était toujours mauvais, leur maman leur donna un vilain parapluie de coton rouge — un parapluie de pauvres — comme en ont les femmes qui vendent des œufs et du fromage au marché !

Laquelle de vous trois portera le vilain parapluie, Marion, Marie et Mariette ?

—Je sais bien quelqu'un qui ne le portera pas, dit Marie.

—Ce ne sera pas moi non plus, dit Marion.

—Alors, pleurnicha Mariette, parce que je suis la plus petite c'est toujours moi qui porte tout !

La dispute allaient recommencer quand elles entendirent derrière elles la grosse voix du papa qui disait : " Celle qui ne voudra pas le porter, je la remets au lit et elle ne mangera pas de la journée."

Alors elles ne dirent plus rien et s'en allèrent à l'école en soupirant. Les autres petites filles se moquèrent de leur parapluie rouge — c'est le parapluie de leur cuisinière — criaient-elles, — et la maîtresse elle-même ne put pas s'empêcher de rire.

Le lendemain, il fit du soleil, puis encore l'autre lendemain, et on n'y pensa plus. Mais c'est égal, si les petites filles ne sont pas toujours sages, il y a des moments où les papas sont bien méchants.

CH. N.

EFFRAYANT CALCUL

La dame charitable.—Mon brave homme, vous me demandez la charité et je vais vous la faire pour l'amour du bon Dieu, mais ne vous êtes vous jamais demandé combien d'argent est perdu rien que pour le whisky et le tabac que vous consommez ?

Le brave homme.—Non, madame, je n'ai pas encore pu me livrer à ce calcul, mais je le ferai aussitôt que j'aurai terminé celui que j'accomplis en ce moment. Savoir tout l'argent qui a passé dans l'année avec les grosses manches et les fanfreluches des chapeaux de dames.

ELLE Y PENSAIT AUSSI

Lui.—Oh, Louise, comme je vous aime. Je ne pense à rien au monde qu'à vous. Et vous, pensez-vous quelquefois à moi ?

Elle (tendrement).—Si j'y pense, Georges, je suis depuis huit jours à confectionner mon trousseau.

CASUISTIQUE

Le pasteur.—Tu es une charmante fille de m'avoir apporté ces fraises, mais j'espère bien que ce n'est pas hier, dimanche, que tu les as cueillies ?

La petite.—Oh ! non, monsieur, je les ai ramassées ce matin. Mais elles avaient poussé, hier, toute la journée.